LA VIE, LA MORT, ET LES MIRACLES, DE MONSIEUR FOULON.

Du Mercredi 22 Juillet 1789.

UN grand homme, a dit un écrivain célèbre, est un flambeau immortel, qui, plusieurs siècles après sa mort, éclaire ceux qui veulent former leurs mœurs sur d'excellens modèles. Ainsi, les Pisistrats, les Phalaris, les Néron, & Narcisse, son digne ministre, & tant d'autres illustres mortels, eurent-ils d'ardens admirateurs, qui, en méditant sur les actions héroïques de ces rares génies, fixèrent leur place dans les fastes de l'immortalité.

La France eut, comme Rome & la Grèce, ses héros & ses personnages célèbres. Les Marigni, les Louis XI, Tristan l'hermite, Olivier le Daim, les Charles IX, les Ravaillac, les Cartouche, les Terray, & tant d'autres illustres, ne le cédèrent assurément jamais aux premiers du Lycée & du Capitole. Notre siècle

fut sur-tout fécond en grands hommes, & ceux qui ont fréquenté la cour de Louis XV, savent quels miracles opéroit alors la nature, pour mettre au jour de grands modèles L'illustre & malheureux M. Foulon, que la France vient de perdre, & qu'elle ne cessera sans doute de pleurer, est l'un des derniers rejettons de cette précieuse pépinière. Son père, lieutenant général au bailliage de Saumur, l'avoit destiné, dès le bas âge, au barreau. Le jeune Foulon avoit un caractère vif, une imagination bouillante, des mœurs corrompus, une soif insatiable de l'or, & une ambition infiniment au-dessus de sa naissance. Avec des qualités aussi précieuses, il ne pouvoit que languir sous la robe d'avocat, ou de juge d'une petite juridiction. Après avoir essayé quelque tems ses forces sur ce théatre indigne d'une ame de cette trempe, M. Foulon vint à Paris, se faufila à la cour, & eut bientôt à se louer d'avoir renoncé à la stérile profession de son père.

Ce fut en ce temps-là qu'on vit paroître, à la tête des affaires & du gouvernement, les agents subalternes nécessaires aux ministres dissipateurs, qu'employoit Louis XV, & qui agiotoient les finances du royaume. M. Foulon

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ſe mit à la ſuite de ces opulents calculateurs, s'introduiſit auprès d'eux, s'inſtruiſit de leurs ſecrets, & parvint peu-à-peu, à force d'intrigues, de ſoupleſſe & de démarches, à ſe faire enrôler ſous leurs étendards. La guerre de 1755 fut ſur-tout l'époque de ſa proſpérité. On ſait quelle foule d'agioteurs ſe mêlèrent alors de la ſubſiſtance de nos troupes. Ceux qui ſervirent dans nos armées, n'ont point oublié qu'avec des ſommes immenſes que la France dépenſoit alors pour l'entretien de ſes troupes, les ſoldats, les officiers, les généraux, toutes les diviſions de nos armées périſſoient de faim & de miſère. Un certain Cadet, fils d'un boucher des environs de Châtelierault, amaſſoit, en Amérique, des tréſors immenſes, des richeſſes égales à celles d'un potentat, & le métier de cet opulent roturier, étoit de fournir des vivres & des munitions à nos troupes du Canada. On ſe rappelle encore l'avoir vu dans nos priſons, accuſé de brigandages & de concuſſions, défendu, innocenté par le trop célèbre Gerbier, mort dernièrement bâtonier des avocats de Paris; venir à deux lieues de Châtellerault, étaler un luxe inſultant aux

yeux de ceux qui connoiſſoient ſon origine, & mourir enfin à l'hôpital, apres avoir diſſipé ſes immenſes richeſſes, avec autant de crainte & d'aveuglement qu'il avoit employé de friponnerie à les accumuler.

Ce que le ſieur Cadet faiſoit ſur les bords du fleuve Saint-Laurent, M. Foulon l'exécutoit dans notre continent : mêmes moyens pour s'enrichir, même ardeur pour le brigandage, même ſouplesſe, égale diſſimulation. Cadet avoit pourtant une eſpèce de vertu que ne connut jamais M. Foulon ; quoiqu'il courut après l'argent avec une âpreté extraordinaire, il le diſſipoit ſans peine, & j'ai connu pluſieurs de ſes amis qui m'ont rapporté, entr'autres traits de ſon indifférence en ce point, qu'ayant un jour perdu de vue trois chevaux chargés d'argent deſtiné à payer les vivres de l'armée, il ne permit pas même que l'on courut après eux. M. Foulon, au contraire, tourmenté dès ſon berceau par un déſir immodéré d'accumuler de l'argent, étoit encore plus bourrelé par la crainte de le perdre. S'il fut obligé de conſentir à quelqu'acte de généroſité, ce ne fut jamais la conſcience ou la ſenſibilité qui l'y portèrent : l'eſpoir d'une récom-

penſe prochaine pouvoit ſeul l'émouvoir ſur cet article. Une ame naturellement dure, un cœur féroce, une éducation ruſtique, un mépris outré pour toutes les bienſéances; beaucoup d'orgueil, de préſomption, d'amour-propre & d'opiniâtreté, voila à-peu-près quelles furent les vertus du ſaint que nous préconiſone.

Engraiſſé des ſueurs du peuple qu'il vexa toujours, chaque fois que l'occaſion s'en préſenta, M. Foulon porta ſes vues beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait. Employé dans toutes les négociations financière, il fut ſouvent plus *miniſtre*, au fond de ſon cabinet, que ne l'étoient ceux qui en occupoient effectivement la place. Il n'étoit pas né ſans génie, & ſon ame avoit l'avantage de ſe roidir contre les obſtacles. Ami du célèbre abbé Terray, il contribua plus qu'on ne le croyoit alors, à l'exécution de ces conſeils perfides qui penſèrent culbuter le royaume. Sa maxime favorite étoit qu'il falloit gouverner le peuple avec un ſceptre de fer; & en effet, jamais il ne ſe montra ſenſible aux gémiſſemens de cette portion reſpectable de la nation, qui ſubſiſte du fruit de ſes veilles & de ſes travaux. Lorſque l'abbé Terray eut conçu le

projet exécrable de faire faire banqueroute à la France, le plan de cette abomination fut concerté avec M. Foulon; & sans les encouragemens perfides qu'il donna au courage abbatu du ministre des finances, peut-être l'abbé Terray n'eut-il pas pris sur lui la tâche affreuse de souiller la France d'un tel attentat.

Ceux qui ont suivi attentivement les vicissitudes du ministre, n'ignorent pas que depuis la mort de Louis XV, M. Foulon se montra toujours sur les rangs, chaque fois qu'il fut question de confier le soin de nos finances à un nouvel administrateur. Autant M. le cardinal de Brienne a brigué, prié, supplié, pour être porté à cet état d'exaltation qui nous a été si préjudiciable, autant M. de Calonne & M. Foulon se sont donnés de soins, de sollicitudes, pour parvenir à la place de contrôleur-général des finances. On sait, & la France ne l'oubliera assurément jamais, quels brigandages ont été commis sous le premier; & s'il eût arrivé que le second lui eût succédé, comme nous l'appréhendions tous, il ne nous eût testé que la douloureuse perspective d'abandonner nos foyers, & de mettre, comme on dit, la clef sous la porte.

Nous n'oublirons jamais, ſans doute, le ſiniſtre projet que des ames infernales avoient formé contre la capitale; non, vingt ſiècles réunis, n'effaceront pas de nos faſtes, l'affreux complot que, la ſemaine dernière, on devoit exécuter contre nos vies, nos propriétés, notre liberté & celle de nos neveux. M. Foulon fut l'ame de cette trame perfide, que de généreux citoyens ont diſſipée, aux dépens de leur ſang. Nommé déjà petit miniſtre de la guerre, ſous le titre de chef du contentieux militaire, il ſe frayoit la route à un emploi plus lucratif. En peu de ſemaines, peut-être, il fut devenu miniſtre des finances, & Dieu ſait qu'elle moiſſon il eût pu faire, à la ſuite d'une banqueroute générale que l'on avoit projettée.

Ces vaſtes combinaiſons ſe ſont évanouies preſqu'auſſi-tôt qu'elles ont été formées; & le génie de la France, qui a préſervé ce beau royaume de l'attentat le plus horrible qu'on pût former contre lui, a écarté pour jamais M. Foulon de ſes affaires. Le courage des citoyens de Paris ayant dérouté ſes ennemis, M. Foulon ſentit bien que l'orage alloit fondre ſur lui. Il fit publier qu'il étoit mort, & l'on aſſure qu'il a fait porter le deuil à ſes domeſtiques. Caché au fond d'une

glacière, il se croyoit déjà oublié, lorsqu'il a été découvert par des paysans qui l'ont conduit à Paris. Là, il n'a pas tardé à subir la peine qu'il méritoit. Conduit à l'hôtel-de ville, où il a été forcé d'avouer tous ses forfaits, le peuple en courroux s'est emparé de sa personne, & l'a pendu à un réverbère. On assure que la corde a cassé deux fois. Un particulier lui a ensuite coupé la tête, que l'on a promenée au bout d'une pique dans plusieurs rues de Paris, avec du foin dans la bouche, en signe de ce qu'il avoit osé dire, qu'il falloit bien forcer le peuple à manger du foin. Telle étoit la haine qu'on lui portoit, que cinquante coûteaux se sont présentés lorsqu'il a été question de lui couper la tête. Un fait qui fait honneur à ceux qui ont assisté à son exécution, c'est que personne ne s'est présenté pour ramasser une quarantaine de louis, & deux montres, qui sont tombées de sa culotte. Hier soir, on se distribuoit, dans Paris, des lambeaux de ses habits.